

La vérité! Folie visionnaire d'un dieu! Qu'importe aux hommes la vérité!

Et qu'était-ce donc que la « vérité » héraclitienne!

Et où est-elle partie? Un rêve envolé, effacé des masques de l'humanité avec d'autres rêves!... Elle n'a pas été la première!

Peut-être un démon impassible ne saurait-il trouver, face à tout ce que nous nommons de ces fières métaphores : « histoire universelle », « vérité » et « gloire », que ces mots :

« En quelque coin reculé de l'univers éparpillé dans les scintillements d'innombrables systèmes solaires, il y eut un jour un astre sur lequel des animaux doués d'intelligence inventèrent la *connaissance*. Ce fut la minute la plus orgueilleuse et la plus trompeuse de l'histoire universelle, mais ce ne fut qu'une minute. A peine la nature eut-elle le temps de respirer que l'astre se figea; et les animaux intelligents durent mourir. Leur temps certes était venu : car bien qu'ils se fussent flattés d'avoir déjà de grandes connaissances, ils en étaient arrivés, à leur grande déception, à découvrir, en fin de compte, que toutes leurs connaissances étaient fausses. Ils périrent et disparurent avec la mort de la vérité. Tel fut le sort de ces animaux voués au désespoir, qui avaient inventé la connaissance <sup>1</sup>. »

Tel serait le destin de l'homme, s'il n'était précisément qu'un animal connaissant; la vérité le pousserait au désespoir et à l'anéantissement : la vérité de sa condition d'éternel condamné à la non-vérité. Mais l'homme se contente de sa seule foi dans la vérité accessible, dans l'illusion toute proche qui lui inspire une confiance absolue. Ne vit-il pas au fond *grâce* à la perpétuelle illusion qu'il subit? La nature ne lui dissimule-t-elle pas la plupart des choses, et surtout les plus proches, comme son propre corps, dont il n'a qu'une « conscience » fantasmagorique? Il est prisonnier de cette conscience, et la nature a jeté la clef. O fatale curiosité du philosophe qui le pousse à jeter un regard par une fente de cette cellule, sa conscience, vers son extériorité et ses soubassements : peut-être pressent-il alors combien l'homme s'appuie sur un fond de voracité, d'insatiabilité, de dégoût, de cruauté, de criminalité, et poursuit ses rêves comme attaché sur le dos d'un tigre <sup>2</sup>.

« Laissez-le attaché », crie l'*art*. « Réveillez-le », crie le philosophe, dans sa passion de la vérité. Mais tandis qu'il croit secouer le dormeur, il sombre lui-même dans une

9277

11 (267).

Afin qu'il pût y avoir un degré de conscience dans le monde, il fallait que naquit un monde irréal de l'erreur : des êtres avec la croyance à du persistant, à des individus, etc. Ce ne fut qu'après qu'un monde imaginaire se fut formé, en contradiction avec l'écoulement absolu, que quelque chose put être connu sur cette base — même l'erreur fondamentale peut finalement être reconnue sur laquelle toutes choses reposent (parce que les contraires se peuvent *concevoir*) — toutefois cette erreur ne saurait être anéantie que la vie même ne le soit du même coup; la vérité dernière de l'écoulement de toutes choses ne supporte pas l'incorporation, nos organes (pour vivre) sont eux-mêmes construits sur cette erreur. De la sorte naît dans le sage la *contradiction de la vie* et des décisions dernières qu'elle entraîne; son impulsion à connaître présuppose la croyance à l'erreur et la vie dans l'erreur.

Vivre est la condition du connaître. Errer, la condition de la vie et notamment errer au plus profond de la vie. Savoir que l'on erre ne supprime pas le fait d'errer! Il n'y a rien d'amer à cela!

Il nous faut aimer et cultiver l'erreur, c'est le sein maternel de la connaissance. L'art en tant que soins donnés au délire — notre culte.

Aimer et favoriser la vie par amour de la connaissance, aimer et favoriser l'erreur, le délire par amour de la vie. Donner une signification esthétique à l'existence, *augmenter notre goût à son contact*, voilà la condition fondamentale de toute passion de la connaissance.

Ainsi découvrons-nous ici également la nuit et le jour, en tant que *notre* condition de vie : vouloir-connaître et vouloir-errer sont le flux et le reflux. Si l'un des deux prédomine absolument, l'homme périt : et *du même coup sa capacité.*

11 (268).

Le phantasme politique qui me fait sourire autant que mes contemporains sourient des phantasmes religieux des temps primitifs, c'est avant tout la sécularisation, la croyance au monde et le fait d'exclure des consciences